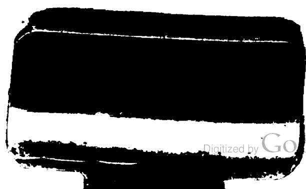

UNIV. OF MICH.



L'ABBÉ GINGRAS

LE CHANT POPULAIRE

DANS

NOS ÉGLISES

DOUZE CANTIQUES NOUVEAUX

EMBELLISSONS NOS CIMETIÈRES

QUÉBEC
N. S. HARDY, [illegible]

[illegible]

L'ABBÉ GINGRAS, Joseph Apollinaire

LE CHANT POPULAIRE

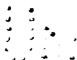
DANS

NOS ÉGLISES

DOUZE CANTIQUES NOUVEAUX

EMBELLISSONS NOS CIMETIÈRES





QUÉBEC
N. S. HARDY, LIBRAIRE

1885

IMPRIMATUR,

† E. A. ARCH^{PUS} QUBECEN.

Typographie de C. Darveau, rue de la Montagne, Québec.

CHAPITRE I

DIEU VEUT LE CHANT POPULAIRE.

> *Cantate Domino, omnis terra.*
> **Que toute la terre chante les louanges de Dieu.**
> (Ps. 95.)

A L'ÉGLISE, TOUT LE PEUPLE DEVRAIT CHANTER.

Cher et intelligent lecteur, je vous demande avec confiance : Voulez-vous me promettre de parcourir ces quelques pages, de peser les raisons que nous allons exposer au cours de ce petit plaidoyer en faveur du chant populaire dans nos temples ?

Vous avez la courtoisie de nous le promettre.

Bien ! merci ! Malgré notre faible talent à plaider une si bonne cause, déjà nous vous regardons, cher lecteur, comme un ami de cette même cause, et nous comptons sur vous pour la faire valoir dans le milieu où vous exercez quelque influence.

D'abord, l'idée de faire ainsi chanter tout le peuple à l'église n'est pas une nouveauté. Interrogez ces voyageurs qui vivent au milieu de vous, qui en ont été témoins, qui ont goûté

souverainement, quand ils ont visité l'Europe, ces magnifiques chants d'Eglise enlevés par les foules. Ces voyageurs,—et on les compte par centaines,—ne peuvent taire leur enthousiasme. Ils vous répètent: “ C'est très grand et très beau. C'est touchant et sublime à la fois. Pour nos belles et intelligentes paroisses du Canada, il n'y aurait pourtant qu'à le vouloir, et dans nos temples où se pressent encore les peuples, le succès serait bien facile. Quel dommage que l'on ne puisse pas acclimater dans notre beau et religieux pays une coutume si salutaire ! ”

Voilà les réflexions que font tous les voyageurs canadiens, laïques ou prêtres, qui ont visité le vieux continent.

Le chant populaire est en honneur à Notre-Dame des Victoires, à Paris; dans la majestueuse cathédrale de Cologne; dans une foule de paroisses de l'Italie. Mais c'est en Allemagne surtout que l'on met à exécution cette magnifique idée.

Au fond, ces peuples font un raisonnement bien simple. Ils se disent: Voici, dans la nef de nos églises, des milliers de belles et bonnes voix. Pourquoi ces voix resteraient-elles silencieuses? N'est-ce pas, avant tout, pour que ces voix chantent sa gloire que Dieu a dû les créer? Donc, chantons la gloire de Dieu! Nous avons la foi, nous avons du cœur: eh bien, chantons! et par là faisons du moins contre-poids à ces milliers de blasphèmes qui,

jour et nuit, montent vers le ciel de tous les points de la terre ! ”

Vulgariser au Canada l'idée féconde du chant populaire ; la faire connaître et apprécier ; répandre au sein de notre population profondément croyante, naturellement artiste, le goût du chant religieux ; faire aimer davantage nos superbes cantiques, nos hymnes d'Église si pleines d'inspiration ; en un mot, avec la grâce de Dieu, avec le concours de nos vénérables confrères dans le sacerdoce, faire prendre racine, sur le sol de notre jeune patrie, à cette belle idée du chant populaire dans nos temples : voilà le but de ce modeste opuscule.

***

Shakspeare a dit : “ Celui-là a l'âme d'un sauvage, qui ne porte pas en soi une musique intime et suave. ”

Shakspeare ne connaissait pas les sauvages.

Tout homme, même l'indien de la forêt, aime d'instinct l'harmonie. Témoins, les Montagnais du Lac St-Jean, les Micmacs de la Baie des Chaleurs, qui chantent admirablement les hymmes de l'Église dans leurs pauvres chapelles.

Le peuple est plus musicien qu'on ne le pense. Le peuple aime le chant passionnément. Et pourquoi ? Parce que le chant et la musique instrumentale, sont une création de Dieu, et l'âme humaine est faite pour goûter toutes les créations de Dieu.

Le chant, la musique instrumentale profanes, ont dû apparaître sur la terre dès que deux cœurs ont aimé, souffert, espéré. Cependant, le peuple, avant tout, aime le chant religieux.

Le peuple : quel magnifique instrument de musique !

Hélas ! magnifique instrument qui reste muet !

Quelle main assez puissante fera jaillir de ce riche clavier les flots d'harmonie qui y sommeillent ?

La main du prêtre !

Il n'y a que les fortes brises du ciel qui fassent chanter les océans : il n'y a que le souffle de la Religion qui puisse remuer ainsi tout un peuple, faire vibrer les foules comme des lyres, faire sortir à flots l'enthousiasme vrai mais latent dont est pleine la grande poitrine du peuple.

Quel beau rôle Dieu a réparti au peuple dans les grandioses cérémonies de son culte, en l'appelant à prendre part aux chants des offices !

Le chant est une prière, la plus belle manière de prier ; car le chant, c'est la prière émue, enthousiaste, c'est la prière avec ses ailes de feu toutes grandes déployées.

Imaginez quand c'est tout un peuple qui prie de cette façon ! quand c'est toute une paroisse, debout dans son église, qui demande ainsi pardon au ciel, ou qui éclate en chants

d'allégresse, ou qui fait monter vers la Patrie d'en Haut ses ardentes aspirations ! Comme dans la fusion d'une cloche colossale les métaux divers, le fer, le plomb, l'étain, l'argent, le cuivre,—dans le chant populaire toutes les voix et toutes les âmes se fondent ensemble, et la résultante est ordinairement une vague immense d'harmonie, dont la puissance et l'ampleur semblent vouloir ouvrir les murs et soulever les voûtes de l'église. Dans les grandes fêtes surtout, dans la Semaine Sainte, aux Quarante Heures, chaque fois qu'une circonstance particulière vient toucher la foule,—le diapason de l'enthousiasme populaire monte de lui-même au sublime, et il faut entendre cela pour en avoir une idée. Il y a là un torrent d'harmonie, de foi et d'amour, d'espérance invincible, de douleur chrétienne ou d'allégresse toute divine, qui arrache les larmes des yeux, qui enlèverait de terre les impies de tous les pays.

Le chant populaire est le complément de l'éloquence ; il réveille la foi admirablement. Il habitue les foules à affirmer, noblement et sans mesquin respect humain, leurs sentiments envers la Divinité.

***

Si nous interrogeons maintenant l'histoire, l'histoire nous répond que Dieu, dès l'origine du monde, a demandé *aux peuples* de chanter ses louanges.

La musique religieuse est née avec les temples, tout naturellement, — comme le chant naît avec l'oiseau.—Remontons par la pensée jusqu'au berceau du peuple hébreux, jusqu'aux portes du Paradis Terrestre, quand Dieu en personne daignait régler le détail des cérémonies sacrées. Pénétrons dans le temple de Jérusalem : là, 4,000 chantres, dirigés par 228 maîtres habiles sous la direction eux-mêmes de 24 chefs d'orchestre, faisaient retentir les louanges du Dieu d'Israël. Nous voilà bien loin de nos huit ou dix chantres modernes qui, dans chaque église de nos jours, semblent souvent accaparer seuls, comme un monopole, le privilège d'écorcher quelques bribes de plain-chant, ou de torturer quelque refrain de cantique. Quatre mille chantres dans un seul temple. Evidemment, à peu près tout le peuple était appelé à chanter, c'est-à-dire tous les fidèles qui en étaient susceptibles. D'ailleurs, le texte *decantabat populus* l'insinue clairement.

Chez le peuple de Dieu, du chant et toujours du chant. David chante, en s'accompagnant sur sa harpe, ses psaumes immortels ; quand Jésus-Christ fait son entrée triomphale à Jérusalem, il trouve bon que le *peuple* chante sur son passage l'*Hosanna au Fils de David ;* dans la salle du banquet eucharistique, J.-C. va jusqu'à remplacer par une hymne—*hymno dicto*—les prières de l'action de grâces. St. Paul exhorte les fidèles à chanter des cantiques même dans leurs maisons.

Et plus tard ? prêtez l'oreille à travers les âges : du fond de ces noires catacombes, où l'Eglise naissante vivait ensevelie, vous entendez sortir, comme du sein de la prison de St-Paul et de Silas, de touchantes harmonies, de mélodieux concerts. Ce sont les enfants, les femmes, les vieillards, ce sont les adolescents et les vierges, ce sont les laïques et les prêtres, qui unissent leurs voix comme leurs cœurs, qui charment, par le chant, l'horreur de leur séjour sous les murs de Rome encore païenne. C'est Pline qui nous l'apprend.

Au IV Siècle, sous Constantin, l'Eglise enfin sort triomphante des souterrains où elle s'était d'abord tenue cachée. Mais, semblable à l'oiseau qui s'envole du nid avec un chant de joie, l'Eglise, au sortir des catacombes, s'envole sous le ciel libre avec ses hymnes et ses cantiques.

Le chant grégorien,—notre plain-chant,—éclate alors à Milan pour ne plus s'éteindre. Les évêques et les princes,—Grégoire, Ambroise, Pepin, Charlemagne,—secondent les vues de l'Eglise : ils travaillent à faire fleurir le chant et la musique religieuse. Du fond des Gaules, des clercs intelligents sont envoyés à Rome par leurs souverains pour étudier le plain-chant. Rome, de son côté, envoie exprès en France des légats chargés de réchauffer le zèle des églises qui se négligent.

Plusieurs siècles plus tard, nous rencontrons l'illustre Bossuet qui entretient à grand frais

une chapelle bien organisée et dirigée par le savant Sébastien de Brassard. Dans toutes les forêts de l'Occident, j'entends des psalmodies qui s'élèvent nuit et jour du sein des silencieux monastères.

Pour citer des noms plus modernes, saluant à peine le nom fameux de Gay d'Arezzo, avec quelle sympathie enthousiaste l'Eglise n'accueille-t-elle pas les œuvres des grands maîtres plus rapprochés de nous! Comme volontiers elle signale à notre admiration et fait étudier les inspirations de Cherubini, de Mozart, de Beethoven, de Haydn, de Palestrina surtout, ce roi de la musique religieuse, celui dont le poète a dit:

" ... toujours son hymne, en descendant des cieux,
" Pénètre dans l'esprit par le côté pieux,
" Comme un rayon des nuits par un vitrail d'église ! "

On me dira que la musique s'est égarée, qu'elle a fait beaucoup de mal. Mon Dieu, oui. Mais, à cause de ses égarements, l'Eglise n'étouffera jamais cette *enfant prodigue* des beaux-arts. Quant à nous, imitons l'Eglise: faisons toujours bon accueil à cette enfant intéressante, afin qu'elle préfère le séjour de nos temples, et que là, elle tienne, par ses divins accords, nos yeux attachés sur le ciel!

Le ciel! le chant et la musique auront dans le ciel une large place, voilà pourquoi la Religion les veut opiniâtrement dans ses plus belles cérémonies.

Pourquoi en serait-il autrement? Le chant est le plus noble langage qui ait jamais existé: n'est-il pas naturel que la Religion, dans ses temples, tienne à parler ce langage?

Le chant réjouit le cœur de l'homme; l'un des buts du christianisme n'est-il pas de réjouir le cœur par de saintes voluptés — *cor meum et caro mea exultaverunt?*

Enfin la musique élève l'âme, le chant donne à l'âme des ailes pour voler vers le ciel.

Il paraît que le chant, la musique, sont le langage naturel que l'on parle au ciel et la langue naturelle que parlaient nos parents dans le Paradis Terrestre. Notre langage d'aujourd'hui ne serait qu'un idiome dégénéré; nos mots, nos syllabes, nos phrases,—que des fragments à moitié défigurés d'une langue essentiellement musicale à son origine; nos inflexions les plus belles, que de pauvres échos: les échos brisés d'une harmonie primitive.

Cette opinion, soutenue par Durandus autrefois, puis savamment remise au jour par les *Annales Catholiques*, la Bible évidemment la confirme. Quand il s'agit du Ciel, la Bible en effet parle à tout instant de chant et de musique. Un exemple entre bien d'autres: relégué sur son île de Pathmos, l'auteur inspiré de l'Apocalypse, à travers les nuages de son exil, écoute dans le ravissement, les échos lointains de ces concerts du Paradis. Pour rendre son enthousiasme, il cherche autour de lui des termes de comparaison. La suave

harmonie des grandes brises du ciel qui balancent les arbres de son île ; la musique profonde, mystérieuse, de l'océan qui chante éternellement le long des grèves murmurantes : voilà à quoi St-Jean compare les concerts divins qu'il entend dans le ciel. "Le nombre des chanteurs, dit-il, était des milliers de milliers... C'était comme la voix des grandes eaux et comme la voix d'un grand tonnerre..... Et cette voix était pourtant suave comme le son des harpes..." (*Apocalypse, passim.*) St-Paul, lui, se déclare impuissant, à donner une idée des concerts de la Jérusalem céleste : "L'oreille de l'homme, dit-il, n'a jamais entendu...."

Après cela, n'est-il pas naturel que l'Eglise fasse du chant sa langue de fête et d'honneur. Pourquoi du chant et de la musique dans les temples ! pour apprendre à l'homme la langue de ses ancêtres, la langue d'Adam et d'Eve au Paradis Terrestre. Pourquoi encore ? Pour empêcher l'homme d'oublier la langue qu'il parlera plus tard ou ciel ! L'Eglise, en nous faisant chanter, veut que ses enfants, réunis au pieds des autels, parlent ainsi la langue des Anges et la langue de l'innocence. Pauvre exilé, l'homme retrouve ainsi dans le temple l'idiome et le chemin de la Patrie. Roi déchu, c'est là encore qu'il lui est donné de bégayer la langue qu'il parla au jour de son bonheur !

Chantons, le chant réjouit si bien les cœurs ! Le chant est un besoin irrésistible ; voyez

plutôt : le matelot chante sur sa rame ; l'homme de nos chantiers chante sur sa hache ; le laboureur revient de ses travaux le soir avec un chant d'espérance et de bonne humeur sur les lèvres. Il n'y a pas jusqu'au prisonnier qui ne murmure à travers les barreaux de fer de sa prison, quelque romance de son village, ou quelque refrain de liberté !

L'Eglise veut faire de même : réjouir le cœur de ses enfants. N'est-il pas dit quelque part que l'esprit de Dieu, pour pénétrer dans les âmes, se précipite sur les ailes de l'harmonie : *Spiritus Sanctus in canentis animam celeriter advolat ?*

L'esprit de Diéu est un esprit de joie, d'amour et de concorde. L'esprit de Dieu aime le chant et la musique, parce que le chant et la musique expriment la souveraine béatitude de Dieu. L'Esprit-Saint aime la joie, comme l'esprit de ténèbres aime la tristesse, car la bonne joie prédispose l'âme à la vertu, tandis que la tristesse conduit souvent à l'iniquité : *Concepit dolorem, peperit iniquitatem.*

" Quand l'homme ne chante plus, écrivait Mgr Landriot, c'est un indice que la vie morale va s'éteindre chez cet homme."

Il en est de même des peuples.

Le chant et la musique remuent profondément les âmes, les élèvent, les transportent dans je ne sais quel monde enchanté. Fils d'Adam et d'Eve, nous sommes ici-bas comme

dans le fond d'une vallée privée de soleil. Le chant et la musique instrumentale, fées consolatrices envoyées de Dieu, semblent nous ouvrir sur le ciel, sur la Patrie, des échappées lumineuses où l'âme entrevoit des choses qu'elle n'aurait jamais rêvées toute seule. Sous le charme de leur mystérieuse puissance, l'âme entrevoit vaguement comme une lueur vermeille du bonheur de l'autre monde.

Bien des fois, cher lecteur, vous avez fait de ce que je vous dis là une suave expérience.

N'est-il pas vrai que ce sont les chants de quelque belle fête religieuse qui ont arraché à votre cœur ses larmes les plus intimes, ses larmes les plus heureuses?

Evoquez le souvenir de quelqu'une de ces fêtes.

La veille, par des ennuis sans nom, sans cause apparente peut-être, vous sentiez douloureusement que cette terre est un vallon d'exil. La vie vous pesait lourdement. Comme ces grosses brumes mélancoliques, qui flottent, les matins d'automne, aux flancs rougis des Laurentides et qui font frissonner de froid le voyageur, mille soucis, mille chagrins, voilaient, la veille encore, votre ciel d'exilé. Ces ennuis vous empêchaient de rêver avec délices aux splendeurs de la Patrie. Mais une fête a éclaté dans la vieille église de votre paroisse natale, dans l'un des temples de la cité où vous avez passé votre enfance. Vous y êtes accouru, et la fête qu'on y célébrait a fait éva-

nouir les brumes, et ces chants simples et pieux des enfants et des jeunes filles de votre village vous ont remué comme des voix d'anges et de chérubins. Si c'était dans une ville, la fête, par la magie de ses concerts, vous a transporté dans un autre monde, il vous a semblé entrevoir de loin les splendeurs cachées du Paradis. Dans cette espèce d'extase—si fugitive qu'ait été cette extase,—vous vous êtes dit tout bas : " Oh ! oui,—il existe, au-dessus des grossiers plaisirs de la terre, des jouissances que je leur préfère ! Oui, oui ! le " divin " existe ! et il est plus beau que la terre avec ses folies criminelles ! "

Le chant et la musique instrumentale religieuse élèvent l'âme ; je dis plus, cher lecteur : j'affirme que le chant sacré, la musique religieuse, peut quelquefois même arracher l'âme au bourbier de ses habitudes mauvaises.

Combien de conversions, dont la musique religieuse peut-être a été le premier mot !

Un exemple,—le vôtre ou celui d'un ami peut-être !

Voyez-vous cet infortuné, devenu infidèle à quelque saint devoir ? Le soir, quand il s'est mis au lit le cœur plein d'amertume et qu'il appelle en vain le sommeil, le remords s'acharne à le tourmenter. Le matin, le remords épie son réveil pour le suivre tout le jour et l'empêcher de goûter la vie—Cet homme porte l'enfer dans sa poitrine. Tout le met à la torture : la voix du tonnerre l'épouvante ; le

vent dans les feuilles lui reproche ses hontes le son trop religieux des cloches lui frappe le cœur comme le marteau frappe une enclume; la vue d'une nuit étoilée, d'un beau ciel plein de silences, lui ride le front et lui fait baisser les yeux: tout l'attriste et lui fait mal, jusqu'aux caresses de ses enfants, jusqu'à la gaieté de ses amis.

Mais son bon ange, un soir, l'a conduit dans une église.

Le nouveau Saül est là, à genoux, le front dans ses deux mains, abîmé dans l'horreur ténébreuse du saint lieu.

Oh ! quel sera le chantre, le musicien, quel sera le David envoyé de Dieu pour calmer les remords de cet homme?

Voilà que tout à coup on va chanter un *Salut*, voilà que l'autel s'illumine, se couronne de mille flambeaux. L'orgue a frémi à l'autre extrémité de l'église. Un groupe de voix angéliques se fait entendre. O prodige: des larmes d'attendrissement coulent des yeux de l'infortuné. Son âme s'est délicieusement brisée, il pleure et il prie. Il prie! c'est-à-dire, il espère! Et le voilà, demain peut-être, ce soir peut-être, aux pieds de son confesseur. Le voilà réconcilié avec sa conscience et avec Dieu.—Il a recouvré, avec l'honneur de ses mœurs, la paix du cœur et la sérénité de l'âme !

Qui donc a opéré ce prodige?

Vous me direz: La grâce de Dieu.

Je réplique :

Oui, mais le chant et la musique, ont été les doux instruments de la grâce!

O mon Dieu! que de Saüls le chant de vos églises n'a-t-il pas attendris, rapprochés de vous! Que d'âmes trop farouches ont été captivées, apprivoisées par les saintes mélodies de vos églises! Quelle vie, quel cachet de grandeur le chant et la musique donnent à vos cérémonies! C'est un charme qui attire les peuples, qui leur fait goûter le séjour de vos temples, qui fait que la foule réunie au pieds de vos autels se croie plutôt transportée aux portes du Paradis: *locus iste porta Cœli!*

Vous le voulez donc, vous l'avez donc toujours voulu, ô mon Dieu, qu'il y eut dans vos églises du chant et de la musique: *Laudate Dominum in choro, in psalterio, in chordis et organo! Laudate Dominum, omnes gentes.— Jubilate Deo, omnis terra! Cantate canticum novum! Cantate Domino omnis terra.* (Ps. 4, 5, 47, 95).

Et vos prêtres, aujourd'hui, cesseraient-ils de seconder ce vœu ardent de votre cœur, ce sublime instinct des peuples, qui ne demandent qu'à chanter la gloire et les bienfaits du Dieu qui les a créés, qui les a rachetés de ses larmes et de son sang?

CHAPITRE II

MISE EN PRATIQUE

DU

CHANT POPULAIRE

MOYENS FACILES DE RÉUSSIR.

Quelques journalistes et plusieurs de nos vénérables confrères nous ont fait l'honneur de nous poser, au sujet du chant populaire, une foule de questions. Dans les quelques notes qui vont suivre, nous allons tâcher d'y faire réponse, d'une manière laconique, mais, nous l'espérons, claire et suffisante.

Il y a cinq ans que le chant populaire fonctionne dans notre église, à St-Edouard de Lotbinière.

Le peuple est-il admis à chanter tous les offices ?

Non. Mgr de Ségur a écrit quelque part : " La grand'messe est faite pour être chantée par toute l'assistance, nous voulons dire par tous les fidèles qui *peuvent* chanter. Les chantres proprement dits ne chantent pas pour eux mais pour tous les assistants. Ils ne sont au lutrin que pour soutenir les voix des fidèles, pour donner le ton, pour diriger. Tout chrétien devrait dès l'enfance, apprendre et savoir chanter le *Kyrie*, le *Gloria*, le *Credo*, le *Sanctus*, l'*Agnus Dei*, tout ce qui se chante invariablement sur les mêmes tons et à chaque messe." L'illustre écrivain ajoute : " Ces

chants sont avant tout des prières, les plus saintes de toutes les prières. Il faut chanter avec ensemble, ni trop haut, ni trop bas, mais avec piété, avec âme.... Mon Dieu! que vos offices seraient beaux, édifiants et touchants, comme il serait intéressant d'y assister, si le peuple avait ainsi sa partie de chaque office à exécuter, et si ces règles si simples y étaient observées ! " Nous respectons beaucoup naturellement l'opinion de Mgr de Ségur. Cependant, je ne crois pas que dans un pays où, comme au Canada, on ne fait que débuter, l'exécution *du plain-chant* par le peuple soit de sitôt possible. Dans une paroisse où à peu près tout le monde sait lire, et où l'on fait chanter le peuple à l'heure qu'il est, je n'hésite pas à croire que la jeune génération d'aujourd'hui pourra facilement, dans quelques années, chanter parfaitement les pièces ordinaires du plain-chant. Mais au début, à cause des repos qu'il faut observer scrupuleusement, de la quantité qu'il faut donner à chaque note, de la science qu'il faut avoir du solfège et de la rubrique, nous sommes d'opinion que le peuple ne doit être admis à chanter que les cantiques les plus faciles et quelques rares, bien rares, morceaux de plain-chant. C'est du moins ce que nous avons fait à St-Edouard. Pour le plain-chant généralement et la musique vocale, nous avons *deux chœurs spéciaux*, l'un au sactuaire, et l'autre à l'orgue : organisation et culture particulière pour ces deux chœurs.

Que chante le peuple à St-Edouard ?

1o Les réponses au prélude de la préface. Toujours sur le ton férial ;

2o L'*Ave maris Stella.* Le peuple répète la première strophe en guise de refrain.

3o Le *Magnificat*, sur le 5e ton, toujours, suivant le conseil que nous a donné Mgr l'Archevêque de Québec.

4o Le *Parce Domine* et le *Laudate Dominum omnes gentes ;*

5o Le *refrain* d'une cinquantaine de cantiques français.

Comment procéder, pour réussir ? Il peut y avoir mille moyens plus efficaces : voici toutefois comment nous avons procédé à St. Edouard :

Nous avons d'abord—et ce détail est de suprême importance—*endoctriné* notre paroisse, formé, éclairé l'opinion sur la beauté du chant religieux, sur le rôle que Dieu lui assigne dans les cérémonies ; sur ce cachet particulier de civilisation que la culture du chant et de la musique imprime à une paroisse ; sur les indulgences que l'Eglise accorde à tous les fidèles qui prennent part au chant des offices divins, etc.

A St-Edouard, il se dit chaque mois une messe basse à l'intention des paroissiens qui, durant le mois précédent, ont toujours avec bonne volonté dans la mesure de leurs aptitudes, pris part au chant populaire.

Avant tout, on le voit, il faut faire de ce

chant une question de religion. Autrement, ce serait un feu de paille, plus ou moins ridicule.

Il faut inspirer au peuple le sentiment et le goût du beau, du grand. Il faut que chacun comprenne qu'une paroisse qui chante ainsi, dignement et noblement, la gloire de Dieu, a par là même un cachet de civilisation spécial et fait un grand acte de religion.

Une fois l'opinion formée, nous avons fait imprimer sur un *carton* les refrains des cantiques qui nous ont paru à la fois les plus simples et les plus beaux, ainsi que le *Magnificat* avec repos bien marqués, grosses syllabes en relief; le *Parce Domine*, le *Laudate Dominum omnes gentes*.

CARTON COUVERT DE RÈFRAINS.

Ce *carton* est *la clef* matérielle du succès. Il importe que le peuple, dès l'origine de la mise en pratique du chant populaire, ait constamment sous les yeux et apprenne tout de suite *correctement* le texte de chaque refrain.

Trois de ces *cartons*, ainsi couverts de refrains, demeurent suspendus dans chaque banc. On peut s'adresser à nous pour se le procurer: il coûte la bagatelle de deux centins la pièce.

J'ai déposé ce carton dans nos écoles, et les paroissiens ont tous tenu à s'en procurer pour les PRATIQUER à la maison, dans les veillées, etc.

Pour les premiers exercices, nous avons volé une couple de vêpres au bon Dieu. Nous avons fait comme le laboureur qui, à l'époque des semailles, se résigne à perdre quelques grains pour regagner des milliers et des millions d'épis.

Pour vaincre la timidité, à redouter surtout au début, il faut, dans les premiers exercices, masser le peuple : c'est le meilleur moyen de briser la glace et de faire disparaître une gêne de mauvais aloi, naturelle aux foules.

Il convient de procéder lentement, de faire apprendre les airs à petites doses : on prend d'abord *un* refrain, on le chante seul soi-même, ou on le fait chanter, plusieurs fois de suite, par une voix juste, et bien correctement. Car une fois le faux pli donné à un air par le peuple—un fameux fer à repasser !—on peut dire que le faux pli est pour toujours.

La masse est lente à s'ébranler. A cause de cela, le chœur du sanctuaire et celui de l'orgue doivent ne pas partir trop brusquement. Ces deux chœurs sont comme les bateaux remorqueurs appelés à traîner la cage : s'ils partent trop vite, l'amarre casse, et la nef reste échouée.

Le peuple, à St-Edouard, *chante toujours debout*, excepté au *Parce Domine*. Le signal

convenu, *un double signal* au moyen d'un livre de bois, est donné du Sanctuaire par le maître des cérémonies. Le peuple se rassied sur un simple signal ordinaire.

Détail d'un grand secours : enseigner correctement l'air du cantique aux institutrices réunies. Nos institutrices ont l'ordre de faire chanter à l'issue de la prière qui précède et suit la classe, un ou deux refrains de cantique, et de corriger rigoureusement au fur et à mesure chaque faute qui s'y commet soit au point de vue de la prononciation, soit au point de vue de l'air ou du rythme.

Les enfants, naturellement, fredonnent ensuite ces refrains à la maison, et les mûrissent insensiblement dans l'oreille des parents. Par là, ils deviennent eux-mêmes autant de petits professeurs.

Aux examens publics, les cantiques font partie du programme.

Quand donner au peuple ces exercices de chant ?

A la suite des vêpres,—à la suite des prières du carême,—ou encore à l'issue de la grand'-messe le dimanche, en ayant soin ce jour-là d'abréger un peu l'instruction.

Du reste, il suffit de quelques exercices, et le peuple apprend très vite le refrain d'un cantique.

On peut aussi faire chanter, plusieurs dimanches de suite, par le chœur de l'orgue, le cantique nouveau que l'on veut apprendre au peuple.

Dans le chant comme en toute chose, on n'arrive à rien sans travail.

Une fois le chant populaire établi, il suffira, de temps à autre, d'un mot d'encouragement. Le plus beau feu finit par languir, par s'éteindre tout à fait, si l'on néglige de souffler dessus, de remuer la braise, d'y jeter quelques fagots.

Le démon connaît la puissance du chant sur les masses. Aussi, comme il exploite avec fureur cette mystérieuse puissance! La Révolution a opéré des prodiges avec un hymne populaire. La "Marseillaise" fait encore chanceler les trônes après avoir gorgé de sang la monstrueuse guillotine. Serons-nous moins zélés pour les chants de Dieu, qu'on ne l'est pour les chants de l'enfer?

OBSTACLES A VAINCRE.

Les seuls obstacles, à bien dire, sont la *timidité* et l'*insouciance.* Chacun devrait se dire: "Pour la gloire de Dieu, j'ai ma part à faire à l'office, et je la ferai! La gêne, ici, serait puérile, et l'insouciance coupable."

On est porté à ne pas attaquer le refrain assez promptement.

La masse a une tendance prononcée à chanter trop lentement, à rester trop longtemps sur la dernière syllabe du vers.

Dès le début, il faut bien faire comprendre à sa paroisse qu'elle doit chanter

AVEC ENTRAIN

et qu'il faut que chacun attaque le refrain

AVEC CONFIANCE.

Une paroisse de bonne volonté réussira très vite et chantera avec un ensemble merveilleusement beau. La bonne volonté ! voilà le nerf, voilà le gage d'un succès facile et certain.

AVANTAGES SECONDAIRES.

Le chant populaire rehausse la pompe des cérémonies, fait connaître et surgir une foule de belles voix qui s'ignorent. La nef devient comme une grande pépinière où l'on recrute ensuite facilement les chantres dont on a besoin pour former des chœurs au sanctuaire et à l'orgue.

Le chant populaire, en donnant au peuple le goût du beau, devient un excellent agent de civilisation.

Le chant populaire entretient forcément chez les jeunes gens l'habitude de la lecture, les empêche d'oublier le peu qu'ils en ont appris à l'école, et donne le coup de grâce à toutes ces chansons vulgaires, niaises, trop souvent sales ou obscènes, qui courent nos campagnes.

A St-Edouard, au champ, sur les chemins le soir, même dans les veillées, vous n'entendez plus fredonner que nos superbes chants d'église.

Ce n'est pas tout. Le chant comme toute chose ici-bas, porte avec lui l'instinct du progrès. C'est ainsi qu'il y a deux ans, vingt-huit de nos jeunes gens se sont mis en tête d'étudier la musique vocale. Ils ont généreusement, à prix d'argent, suivi les leçons que venait leur donner l'organiste de Lotbinière ; aujourd'hui, plusieurs d'entre eux sont en état de déchiffrer la musique de beaux cantiques en parties, quelques chef-d'œuvre profanes de bon goût, avec lesquels ils s'amusent et défraient leurs récréations. Il n'y a pas jusqu'aux enfants qui ne se soient ressentis de cet élan. L'hiver, chaque dimanche entre messe et vêpres, le curé ou l'un des chantres, donne une leçon de plain-chant aux clercs réunis, ainsi qu'aux jeunes filles du chœur de l'orgue. On a soin de peupler le sanctuaire exclusivement avec des enfants doués d'une belle voix. A l'heure qu'il est, nous avons ici des clercs de sept à huit ans qui solfient à première vue. Autant de fruits du chant populaire, qui a encore le secret de détourner remarquablement les jeunes gens de la manie de voyager, en rendant plus fort le lien naturel qui les attache au clocher natal.

Le chant populaire, en usage autrefois chez les Hébreux, plus tard dans la primitive Eglise, aujourd'hui à Paris, en Italie, en Allemagne, éclate spontanément encore dans toutes les grandes manifestations catholiques, par exemple dans les pèlerinages de la Salette,

de Notre-Dame-de-Lourdes, de Ste-Anne de Beaupré au Canada.

Nous n'avons tenté de l'introduire ici à St-Edouard, qu'avec les encouragements de Sa Grandeur Mgr l'Archevêque de Québec.

A l'heure qu'il est, nous apprenons que plusieurs évêques, Mgr de Cléveland, aux-Etats-Unis, Mgr Laflèche au Canada, etc.,font un effort pour ressusciter cette magnifique coutume des premiers siècles de l'Eglise.

Qu'on n'oublie pas ceci : St-Edouard de Lotbinière, qui a essayé le chant populaire avec un très beau succès n'est qu'une jeune petite paroisse et n'a eu pour professeur de chant qu'un amateur très pauvrement doué : à quel résultat merveilleux l'on arriverait, dans nos grandes paroisses de ville, dans nos vieilles et populeuses paroisses de campagne ! Donc, vive le Chant Populaire ! A l'œuvre tout le monde ! Et Dieu nous bénira !

Le chant,—mais c'est la moitié du culte extérieur ! Donc, à l'œuvre toutes les paroisses ! Dans les villes d'abord, que l'on donne l'exemple: c'est aux églises de ville à mettre la chose *à la mode.* Leur exemple, si souvent contagieux pour le mal, l'est également pour le bien, et si les plus belles paroisses donnent le branle, tout le Canada fera bientôt monter vers le ciel comme un immense concert de louanges et d'adoration.

CANTIQUES NOUVEAUX.

CANTIQUES NOUVEAUX.

Cantate Domino canticum novum.
(Ls. 95.)

AU SACRE-CŒUR.

(Air : — Allons enfants de l'Ibérie.)

Allegretto moderato.

Frè- res, de- bout dans la cha- pel- le ; Un chant d'a-
mour au Sa- cré Cœur ! Au Sa- cré Cœur qui nous ap-
pel- le Un chant d'amour, un chant d'honneur ! Le ciel ou-
vert c'est sa vic- toire : A lui donnons nous sans re-
tour. Au Sa- cré Cœur un chant de gloire ! Au Sacré
Cœur un chant d'a- mour ! Au Sa- cré Cœur un chant de
gloire ! Au Sa- cré Cœur un chant d a- mour !

Frères, debout dans la chapelle:
Un chant d'amour au Sacré Cœur!
Au Sacré Cœur qui nous appelle
Un chant d'amour, un chant d'honneur!
Le ciel ouvert, c'est sa victoire:
A lui donnons-nous sans retour.
bis. { Au Sacré Cœur un chant de gloire!
Au Sacré Cœur un chant d'amour!

L'iniquité couvrait la terre:
L'enfer allait nous engloutir.
Jésus monta sur le Calvaire:
Soudain l'on vit le ciel s'ouvrir.
On a cloué ses mains divines,
Ses mains qui détachaient nos fers ;
bis. { Et l'on a couronné d'épines
Celui qui fermait les enfers!

Mais la tempête aujourd'hui gronde,
La tempête gronde bien fort.
Il a déjà sauvé le monde,—
Jésus peut le sauver encor.
La sainte Eglise est en souffrance;
L'enfer partout semble vainqueur:
bis. { Le Sacré Cœur est l'espérance,—
Prions, prions le Sacré Cœur!

Le poids du jour souvent nous pèse:
Le chemin du ciel paraît noir.
Le Sacré Cœur est la fournaise,
Le feu qui rallume l'espoir.
Si le voyageur dans la plaine
Sous son fardeau tombe ou fléchit,—
bis. { Le Sacré Cœur est la fontaine,
La fontaine qui rafraîchit!

Jésus, prisonnier volontaire,
Habite encor sur chaque autel.
L'amour le retient sur la terre :
N'allons plus l'abreuver de fiel.
Le Sacré Cœur est le symbole
De son amour tendre et vainqueur :
bis. { Oh ! que chacun de nous console,
Console enfin le Sacré Cœur !

AU SACRE CŒUR.

(Air : — Pitié, mon Dieu).

Andantino

O Sa- cré Cœur ! ma- gré l'in- dif- fé- ren- ce,
Pro- tège en- cor nos cœurs et nos mois- sons.
Le genre hu- main te blesse avec sa lan- ce :
Répands tou- jours tes gé - né - reux pardons !

Refrain.

Sur ma pa- tri - e, O Sa cré Cœur, Ver- se, je t'en sup-
pli- e, La paix et le bon- heur ! Ver- se, je t'en sup-
pli- e, La paix et le bon- heur !

Refrain.
Sur ma patrie,
O Sacré Cœur,
Verse, je t'en supplie,
La paix et le bonheur.

O Sacré Cœur ! malgré l'indifférence,
Protège encor nos cœurs et nos moissons.
Le genre humain te blesse avec sa lance :
Répands toujours tes généreux pardons.

O Sacré Cœur ! aux murs de la chaumière
Rayonne au moins partout dans ce hameau.
Que ce soit là le doux paratonnerre
Contre la foudre et contre tout fléau.

O Sacré Cœur ! vois dans chaque famille
S'agenouiller les enfants, les vieillards.
Près de l'écueil sois le phare qui brille,
Et dans la nuit dissipe les brouillards !

O Sacré Cœur ! que surtout la jeunesse
Sous ton drapeau s'enrôle avec amour.
Chantons, chantons, le cœur plein d'allégresse,
Les yeux fixés sur l'éternel séjour.

O Sacré Cœur ! répands dans ma paroisse,
Sous chaque toit répands la paix du ciel.
Près de la tombe, où l'on pâlit d'angoisse,
Viens m'entr'ouvrir ton royaume éternel !

PARDON, MON DIEU !

(Air : — Que fais-tu là, pauvre poète ?)

Andante.

Par- don, mon Dieu ! Dès mon en- fan- ce J'ai trop con-
nu l'i- ni- qui- té. Ou- vre ton cœur à la clé-
men ce : Je t'ai longtemps per- sé cu- té. Mon Dieu par-
donne à ma fai- bles - se, Et ma voix béni - ra ton
nom. Fer- me les yeux sur ma jeu- nes- se : Par-
don ! par- don ! par- don !

Pardon mon Dieu ! Dès mon enfance.
J'ai trop connu l'iniquité.
Ouvre ton cœur à la clémence :
Je t'ai longtemps persécuté.
Mon Dieu, pardonne à ma faiblesse,
Et ma voix bénira ton nom.
Ferme les yeux sur ma jeunesse :
Pardon ! pardon ! pardon !

Pardon, mon Dieu ! Dans ma démence
J'espérais trouver le bonheur.

Rêve insensé, vaine espérance :
Le remords tourmente mon cœur.
L'enfant prodigue, ô tendre Père,
Est de retour à la maison ;
Ne regarde que sa misère :
Pardon ! pardon ! pardon !

Pardon, mon Dieu ! Je veux mieux vivre ;
Je veux réparer mon passé.
Avec mes pleurs, dans ton grand Livre,
Que mon passé soit effacé !
Le repentir, qu'il a de charmes !
Le Dieu qu'on aime oh ! qu'il est bon !
Qu'il est doux de dire avec larmes :
Pardon ! pardon ! pardon !

Pardon, Seigneur ! et dans mon âme
Rallume le feu de l'amour.
Refais-moi ces ailes de flamme
Qui m'emportaient vers ton séjour.
Et dans le temple, avec tendresse,—
Comme un écho de ton beau ciel ! —
Je chanterai, dans mon ivresse,
Un cantique éternel !

CONSOLE-TOI

CANTIQUE POUR UNE SEPULTURE D'ENFANT.

Air : *Je me voyais au milieu....*

REFRAIN

Console-toi ! bénis Dieu, pauvre mère :
Dans ce cercueil dort un ange immortel.
Console-toi : l'enfant n'est plus sur terre.
Déjà là-haut ton enfant plane au ciel !

Pour ce beau ciel, qu'il reçoit en échange,
Que laisse-t-il ? un douloureux berceau.
Avec bonheur prions-le : c'est un ange !
Alleluia sur ce riant tombeau !

Voyez ces fleurs, cette blanche couronne,
Ces doux flambeaux, ce décor virginal.
Sur ce cercueil l'allégresse rayonne :
L'ange retourne à son pays natal !

Voyez l'Eglise avec son cœur de mère
Couvrir de fleurs ce tombeau fortuné :
Elle orne ainsi sa dépouille éphémère,
Afin que l'ange entre au ciel couronné !

Hier encor comme nous dans les larmes,
L'enfant prenait notre chemin ardu.
Mais Dieu l'appelle, et déjà plus d'alarmes :
Il part à peine, et le voilà rendu !

Mère ! ton ange au ciel saura sans doute
Qu'il a quitté ses parents dans les pleurs.
Console-toi ! car le long de ta route
Dieu l'enverra te porter quelques fleurs !

O mère enfin, que ton cœur se console :
Chaque soupir est un soupir de trop.
Loin de tes yeux tu te plains qu'il s'envole :
A ta couronne il travaille là-haut !

MISEREMINI.

(Air : —*Je me voyais au milieu....*)

Refrain.
Amis, parents, qui pleurez sur ma tombe,
Priez pour moi : je m'en vais devant Dieu !
Il est une heure où le plus fort succombe.
Priez, priez ; mon cercueil est de feu !

Oh! l'insensé, qui passe sur la terre
Comme un convive au milieu d'un festin.
Le juste Dieu, c'est un juge sévère.
Chantez, dansez : vous brûlerez demain!

Oh! redoutez ce brûlant Purgatoire.
Priez pour moi : pour vous, moi, je prierai.
Malgré ses feux, ô prison, qu'elle est noire!
De mes amis déjà suis-je oublié ?

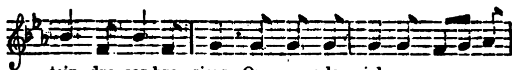
Amis, parents, méditez ces reproches :
L'on nous oublie en ce sombre cachot.
Serait-il vrai qu'avec le son des cloches
Mon souvenir va s'envoler bientôt?

Le Cantique des Ames.

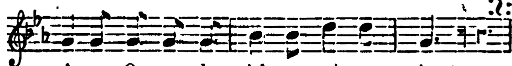
Ouvrez-vous, prisons redoutables. Ouvrez-vous, beau ciel, ouvrez-vous! Entendez nos cris lamentables; Pitié! pitié! secourez nous! Prisons des larmes, ouvrez-vous, ouvrez-vous!

SOLO.

La prière éteindra ces flammes; L'aumône é-



tein- dra ces bra- siers. Ou- vrons le c'el aux pau- vres



à- mes, Ou-vrons le ciel aux pri- son- niers !

Chœur des âmes.

Ouvrez-vous, prisons redoutables.
Ouvrez-vous, beau ciel, ouvrez-vous !
Entendez nos cris lamentables ;
Pitié ! Pitié ! Secourez-nous !
Prisons des larmes, ouvrez-vous, ouvrez-vous !

La prière éteindra ces flammes ;
L'aumône éteindra ces brasiers.
Ouvrons le ciel aux pauvres âmes,
Ouvrons le ciel aux prisonniers !

Aux trépassés faisons l'aumône,
Et nous serons de Dieu bénis.
Au ciel ils nous devront leur trône :
Aux morts ouvrons le Paradis !

A notre tour au Purgatoire
Nous brûlerons un jour comme eux.
De nos pleurs gardant la mémoire,
Les saints nous ouvriront les cieux !

POUR LA SÉPULTURE D'UN JEUNE HOMME (*)

POUR ETRE CHANTE ENTRE MESSE ET LIBERA.

(Air : — Les adieux de Schubert.)

Andante.

O lu-gu-bre si len - ce! Mo-ment triste et cru-

el! Mais voyez l'espé- rance Qui nous montre le

ciel! Cha- cun de nous suc- combe Pour

descendre au tom- beau, Mais par de - là la

tombe S'ouvre un monde plus beau. Cha-

cun de nous suc- combe Pour descendre au tom-

beau, Mais par de - là la tombe S'ouvre

un monde plus beau.

(*) Pour l'accompagnement, se procurer *Les adieux de Schubert.*

O lugubre silence!
Moment triste et cruel!
Mais voyez l'espérance
Qui nous montre le ciel!
Chacun de nous succombe
Pour descendre au tombeau.
Mais par delà la tombe
S'ouvre un monde plus beau.

Il était jeune encore,
Jeune et plein d'avenir.
Mon frère à ton aurore,
Hélas! il faut mourir!
Ouvre en chantant, jeune âme,
Ton aile avec espoir;
C'est Dieu qui te réclame:
Pars, mon frère; au revoir!

De l'Eglise qui t'aime
Tu fus l'enfant chéri.
A ton heure suprême
L'Eglise t'a béni.
Vite ici-bas, peut-être,
L'on t'oublîra, crois-moi:
Toujours, toujours le prêtre,
Frère, priera pour toi!

Sur ta famille en larmes
Dieu veillera bien sûr.
Vole donc sans alarmes
Vers ce beau ciel d'azur.
Mais si comme tant d'âmes
Tu passes par le feu,
Pour éteindre tes flammes,
Frère, nous prîrons Dieu!

POUR LA SÉPULTURE D'UNE JEUNE FILLE. (*)

CHANTÉ ENTRE MESSE ET LIBERA.

(Air : *Les adieux de Schubert.*) (**)

De la ville éternelle,
Anges, volez en chœur.
Volez au devant d'elle :
Cette âme est votre sœur.
Brûlez toute souillure
De vos regards de feu ;
Et si cette âme est pure,
Conduisez-la vers Dieu !

Enfant, la fosse est prête :
Adieu donc sans espoir !
La Foi, la Foi m'arrête,
Et murmure : Au revoir !
Ici-bas si chaque homme
Disparaît sans retour,
Dans l'éternel royaume,
L'on se retrouve un jour !

Pauvre enfant, voici l'heure :
L'on t'appelle au tombeau,
Ici-bas l'on te pleure
Quand ce jour est si beau !
Moi je bénis la tombe,
Moi je bénis ton sort :
L'âme est une colombe
Que délivre la mort !

(*) Pour l'accompagnement, se procureur *Les adieux de Schubert.*

(**) Pour cette musique, voyez page 40.

POUR LE DERNIER SOIR DU MOIS DE MARIE.

(Air :— Séparons-nous, séparons nous !)

Andantino

Au pied des au-tels de Ma - ri - e Pour
les a- dieux ras- semblons-nous. Sous l'œil de
la Vier- ge bé - ni- e, Le cœur bri - sé, sé-
parons- nous: Sé- parons- nous de no- tre
mè- re, Sé- pa- rons- nous, sé- pa- rons- nous, Sé-
pa- rons- nous, sé- pa- rons- nous. Mais en quit-tant
son sanc- tu - ai- re, Ou- bli-rons - nous ou- bli-rons-
nous Les soirs bé- nis d'un mois si doux !

Au pied des autels de Marie
Pour les adieux rassemblons-nous,
Sous l'œil de la Vierge bénie,
Le cœur brisé, séparons-nous,
Séparons-nous de notre Mère,
Séparons-nous, séparons-nous,
Séparons-nous, séparons-nous.
Mais en quittant son sanctuaire,
Oublîrons-nous, oublîrons-nous
Les soirs bénis d'un mois si doux !

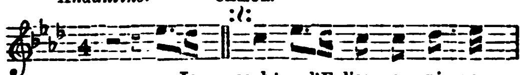
Le ciel dans ce beau sanctuaire
Semblait descendre chaque soir :
Mais les beaux jours sur cette terre
Passent bien vite, et sans espoir.
Plus tard, plus tard, dans la Patrie,
Nous chanterons, j'en ai l'espoir,
J'en ai l'espoir, j'en ai l'espoir,
Le nom de la Vierge chérie :
C'est là l'espoir, c'est là l'espoir
Qui nous console ici ce soir !

Nous te quittons, sainte chapelle,
Le cœur, les yeux chargés de pleurs.
Ailleurs le Bon Dieu nous appelle :
Laissons ici du moins nos cœurs !
Laissons nos cœurs dans cet asile,
Laissons nos cœurs sur cet autel,
Sur cet autel, sur cet autel.
O ma Mère, adieu, je m'exile :
Départ cruel, départ cruel :
A plus tard. à plus tard au ciel !

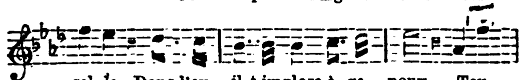
A ST-JOSEPH.

(Air : — Dieu dit : Je l'ai nommé d'avance.)

Andantino. CHŒUR.



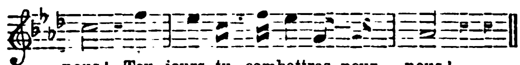
Jo - seph ! l'Eglise u - ni - ver-



sel- le Dans l'ex- il t implore à ge- noux. Tou-

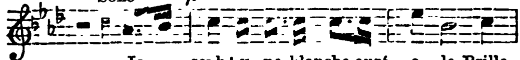


jours tu combattras pour el-le ; Toujours tu combattras pour

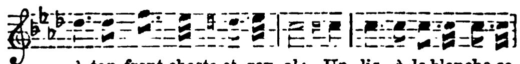


nous ! Tou- jours tu combattras pour nous !

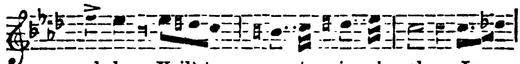
SOLO *p*



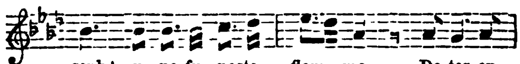
Jo- seph ! u- ne blanche auré- o- le Brille



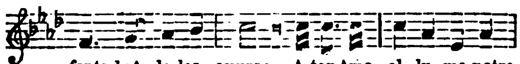
à ton front chaste et roy- al ; Un lis à la blanche co-



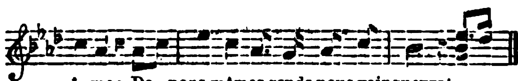
rol- le, Voilà ton scep- tre vir - gi nal. Jo -



seph ! u - ne fu - neste flam - me De tes en-



fants brû - le les cœurs : A ton âme al- lu- me notre



Refrain.
Joseph ! L'Eglise universelle
Dans l'exil t'implore à genoux.
Toujours tu combattras pour elle ;
Toujours tu combattras pour nous !

Joseph ! une blanche auréole
Brille à ton front chaste et royal ;
Un lis à la blanche corolle,
Voilà ton sceptre virginal.
Joseph ! une funeste flamme
De tes enfants brûle les cœurs :
A ton âme allume notre âme ;
De nous-mêmes rends-nous vainqueurs !

Joseph ! il coula dans tes veines
L'auguste sang de vingt-trois rois.
Malgré ces splendeurs souveraines,
Le rude outil blessa tes doigts.
Tu pris, souillé dans la poussière,
Le saint travail trop méprisé :
L'humble artisan devint ton frère ;
Le travail fut divinisé !

Joseph ! sur la Famille Sainte,
—Ce trésor du ciel ici-bas !—
Tu veillas, Protecteur sans crainte,
Fidèle à Dieu jusqu'au trépas.
Joseph ! pour moi protège encore
Le trésor que Dieu m'a commis :
Pour ma famille oh ! je t'implore !
Je t'implore pour mon pays !

Joseph ! mortel à qui les anges
La nuit venaient donner conseil,
Dissipe nos brouillards étranges :
Fais luire aux yeux le plein soleil !
La Foi dans le monde agonise ;
La foule retourne à ses fers :
Joseph ! ah ! retiens dans l'Eglise
Les peuples qui fuient aux déserts !

Joseph ! dépositaire intime
Des merveilleux secrets du ciel,
Ton pouvoir doit être sublime :
Tes bras ont porté l'Eternel !
Joseph ! qui protégeas Dieu même,
Protège tes faibles enfants :
Surtout fais qu'à l'heure suprême
Tes serviteurs soient triomphants !

Satan, sous sa bannière immonde,
Veut enrôler tout l'univers.
A l'horizon la foudre gronde ;
Et notre chef est dans les fers !
Joseph ! quelle Egypte lointaine
Cachera ce proscrit nouveau ?
Veille sur l'Eglise Romaine
Comme sur le Christ au berceau !

A ST. JOSEPH.

(Air :— O vous, Vierge Marie.)

Andante

Gloire à toi tur la ter- re Jo - seph, ô saint pa-
tron ! Ton nom seul nous é- clai-re : Jo-seph, gloire à ton
nom ! De l'E- glise en souf-fran-ce Jo- seph est l'es- pé-
Refrain.
ran- ce. Notre es poir est en vous, Jo- seph, pri- ez pour
nous ! Notre es- poir est en vous, Jo. seph, pri- ez pour
nous !

Gloire à toi sur la terre,
Joseph, ô Saint Patron.
Ton nom seul nous éclaire :
Joseph, gloire à ton nom !
De l'Eglise en souffrance
Joseph est l'espérance.
Ref. { Notre espoir est en vous :
Joseph, priez pour nous !

Le toit de l'indigence
Fut ton palais royal;
Le lis de l'innocence,
Ton sceptre virginal.
Du travailleur fidèle
Joseph est le modèle.
Notre espoir etc.

Dieu versa dans tes veines
L'auguste sang des rois;
Et sur tes nuits sereines
Le ciel a lui parfois!
Joseph, chasse ainsi l'ombre
De notre nuit trop sombre.
Notre espoir etc.

De merveilles étranges
Ton atelier rempli,
Du vol sacré des anges
Fut souvent ébloui.
Que l'Ange au vol de flamme
Habite ainsi mon âme!
Notre espoir etc.

Les anges comme un frère
T'ont visité joyeux:
Tu fus dépositaire
Des grands secrets des cieux.
Joseph, chasse le doute!
Viens éclairer ma route!
Notre espoir etc.

De la Famille Sainte
Tu fus l'humble soutien.
En Egypte sans crainte
Tu fus son doux gardien.

Ah ! protège de même
La famille qui t'aime !
Notre espoir etc.

Tu nourris comme un père,
Tu nourris sous tes yeux,
Celui qui fit la terre,
Celui qui fit les cieux !
Joseph, ah ! ta puissance
Sur Dieu doit être immense !
Notre espoir etc.

Ta couronne divine
Comme un astre de feu
Maintenant illumine
Le Paradis de Dieu.
Les peuples te bénissent ;
Et les cieux t'applaudissent !
Notre espoir etc.

Du milieu de ta gloire
Vois tes pauvres enfants.
Donne-leur la victoire,
Fais qu'ils soient triomphants !
Du genre humain qui pleure
Bénis la dernière heure !
Notre espoir etc.

L'Eglise universelle
T'implore, ô Saint Patron.
Veille, veille sur elle :
L'Eglise est ta maison !
En toi l'Eglise espère :
Montre-toi notre père !
Notre espoir etc.



CANTIQUE A STE-ANNE.

LE CHANT DES PÈLERINS.

(Air : *O vous, Vierge Marie*... Pour la musique, voir, dans le présent recueil, le cantique : *Gloire à toi*...)

SUR L'EAU.

I

Soufflez vers ses rivages,
Soufflez, brises du ciel.
Portez-nous sur ses plages :
Soufflez vers son autel.
De loin Ste-Anne écoute
Les pèlerins en route.
Ref. { Notre espoir est en vous :
Ste-Anne, exaucez-nous !

II

De ta riche bannière
Le bateau pavoisé
Jette au vent la prière
De notre cœur brisé.
Notre église flottante
D'un millier de voix chante :
Notre espoir, etc.

III

Avant que le pied foule
Les grèves de Beaupré,
Oh ! qu'on assiège en foule
Le tribunal sacré !
Ste-Anne, elle est si pure :
Lavons toute souillure !
Notre espoir, etc.

SUR LE CHEMIN.

I

Ste-Anne sur la route
Voit ses chers pèlerins.
De loin Ste-Anne écoute
L'écho de nos refrains.
Volons au sanctuaire
De notre bonne mère.
Ref. { Notre espoir est en vous :
Ste-Anne, exaucez-nous !

II

La vie est bien amère.
Ses chemins sont poudreux.
Mais Ste-Anne est la mère
De tous les malheureux.
Chantons : la route enchante
Le pèlerin qui chante !
Notre espoir, etc.

III

Des souffrances cruelles
Nous suivent en chemin.
Mais l'espoir met des ailes
Aux pieds du pèlerin.
Chacun boit à la source,
Puis il reprend sa course.
Notre espoir, etc.

A L'ÉGLISE.

IV

Sur ces lointains rivages
Ste-Anne nous guida,
Préservant des naufrages
L'enfant du Canada.
De notre jeune histoire
L'écho redit sa gloire.
Notre espoir, etc.

V.

Au pied de nos montagnes,
Près du bleu St-Laurent,
Comme au fond des Bretagnes
Son nom bientôt fut grand.
Ste-Anne sous son aile
Prit la France nouvelle.
Notre espoir, etc.

VI.

Près du vieux sanctuaire
Les siècles d'autrefois
Ont usé la poussière
Des sentiers trop étroits.
O vieux temple, sans crainte
Dilate ton enceinte !
Notre espoir, etc.

VII.

Vers son temple tu roules
Ton onde, ô fleuve-roi.
Pous transporter les foules,
Beau fleuve, élargis-toi !
Dn couchant, de l'aurore,
L'Amérique l'honore.
Notre espoir, etc.

VIII.

Au bord de notre fleuve
Son temple glorieux
Garde à jamais la preuve
De son pouvoir aux cieux.
D'un millier de béquilles,
O saint temple, tu brilles!
Notre espoir, etc.

IX.

Ste-Anne est la boussole
Des pauvres voyageurs.
Ste-Anne nous console
Dans ce vallon des pleurs.
Du pauvre elle est la reine :
C'est notre souveraine.
Notre espoir, etc.

X

Pèlerin sur la terre,
Malheureux exilé,
Par Ste-Anne ma mère
Je serai consolé.
Ste-Anne est l'espérance
De tout homme en souffrance
Notre espoir, etc.

XI.

Ste-Anne, elle est si bonne !
Ste-Anne est mon appui.
Ste-Anne est ma patronne :
Je l'invoque aujourd'hui.
Je mets ma confiance
Dans sa toute puissance.
Notre espoir, etc.

LE

CIMETIÈRE CATHOLIQUE



LE CIMETIÈRE CATHOLIQUE.

EMBELLISSONS NOS CIMETIÈRES.

Le cimetière ! voilà un mot qui fait rêver, j'ajoute : voilà un mot qui devrait faire rougir plus d'une paroisse canadienne. Ma bonne petite paroisse a fait son devoir : elle a rougi. Expliquons-nous.

L'an dernier encore, nous en avions une pitié de cimetière : un vrai pâturage ! Je flatte le tableau : un véritable marécage !

En plein été, à chaque enterrement il fallait faire sombrer, au moyen d'une perche, le cercueil du pauvre défunt qui s'en allait; l'eau, en effet, tenait victorieusement tête au fossoyeur. Je vois encore quelle pénible impression cela faisait, sur la figure des paroissiens, à ces enterrements où il y a toujours quelques étrangers.

On n'avait qu'à s'y résigner lâchement, et au jugement général, tous mes paroissiens ressuscitaient du milieu d'une grenouillière. Le bel honneur, d'entendre chuchoter à ses oreilles, dans la vallée de Josaphat: "Mais, ces braves gens de Saint-Edouard, c'étaient donc des wowarons, de leur vivant!"

Des wowarons! des castors, passe encore mais des wowarons! Brrrrr!

C'est justement ce beau frisson d'horreur qu'a éprouvé ma paroisse, l'automne dernier, un dimanche midi.

Il faisait un temps superbe, une délicieuse journée de soleil d'automne. Au sortir de l'office, j'assemble ma paroisse au cimetière. Là, et ce fut le sermon du jour, je traite au long la question du cimetière catholique.

Les tombes, oh ! la voilà la belle tribune, pour vous inspirer ! J'entendais, qui me soufflaient sous le gazon ce que je devais dire, mille voix chères et sacrées. A la fin, tous ces braves habitants pleuraient de pitié, j'allais dire pleuraient de remords : on s'étonnait d'avoir été si lent à respecter ses défunts.

Et quinze jours plus tard—honneur à mes habitants—il y avait, à sept pieds de profondeur, partout sous le cimetière, un excellent drainage en pierre, et quatre mille cinq cents voyages de beau sable de jetés à la surface : notre ancien marécage s'était transformé en un plateau qui, le printemps, verdoie et sourit au soleil quinze jours avant la plaine environnante.

Il fallait voir l'entrain, la bonne humeur avec lesquels toute cette corvée a été enlevée : l'habitant canadien, quand il lui en tient, fait tout avec bonne humeur, jusqu'a la demeure de ses morts. Pas un seul n'est resté en arrière : c'était à qui mettrait le plus de voyages. Près de la porte était un zélateur qui tenait registre, qui soufflait, au passage, sur les courages comme sur la braise. Il marquait aussi,

sur chaque tombereau, avec un morceau de craie, le chiffre des voyages, et plus d'un cheval, jusque là réputé fine rosse, s'est refait une réputation avant le premier coucher de soleil.

C'était toute une organisation ; les chariots, dans l'armée de Darius, ne se mouvaient pas avec plus d'ordre ni d'ensemble. Seul, un original, un indépendant outre mesure, mon ami Philippe Bel, n'avait pas voulu obéir au grand commandeur : je le vois encore, avec son grand fantôme de cheval blanc, faire bande a part deux jours durant. Après tout, plus fier que bien des journalistes, il ne voulait pas s'enrégimenter. Bien des péchés lui seront pardonnés !

***

Et aujourd'hui ?

Ah ! aujourd'hui : c'est autre chose ! Notre cimetière fait parler de lui dix lieues à la ronde. Il attire non-seulement les morts, mais les vivants : on vient le visiter de trois paroisses environnantes. Et franchement, pour la campagne, c'est tout à fait joli, je veux dire convenable. Si vous trouvez que je fais forcément mon éloge en faisant celui de ma paroisse, je

vous réponds modestement: comment faire autrement ? D'ailleurs, le zèle de ma paroisse a tout fait, de sorte que mon éloge est fort indirect. Que celui qui n'a que des péchés indirects me jette la première pierre.

Donc, nous voilà avec un cimetière charmant. Nos allées surtout, bordées de beau gazon, donnent envie d'y marcher. D'abord, allée tout autour longeant la clôture à l'intérieur; puis, grande allée de huit pieds de large, en croix, couchée sur le cimetière comme le prophète sur le cadavre qu'il voulait ressusciter : cette croix est encadrée d'une haie vive en sapinage. Puis des allées plus étroites, parallèles aux bras de cette grande croix, permettant de lire, sans descendre des allées, les épitaphes qui se trouvent dos à dos, de façon que chacun puisse cultiver, entre l'épitaphe et l'allée, un tout petit parterre. Nous avons copié à peu près un cimetière de Trinidad, dans les Antilles: nous aurons du moins le mérite d'être allés chercher loin nos modèles ! Un détail pratique : toutes ces allées sont en relief sur le cimetière, de sorte qu'au sortir de n'importe quel orage, vous vous y

promenez à pied sec. On marche là-dessus comme sur l'asphalte : on se croirait dans les rues de Paris, même ceux qui, comme moi, n'y sont jamais allés.

Au milieu, nous avons, qui flambe au soleil et qui étend ses bras au-dessus du dortoir sacré, une grande croix noire dorée aux extrémités, ornée d'une gloire également en or.

La porte d'entrée est superbe, sur un devis de M. Emile Tanguay. Elle nous a coûté quatre-vingt piastres et a été payée par les habitants dont on n'a pas eu besoin pour charroyer la terre. Elle est d'un goût sévère et imposant : c'est l'arc de triomphe sous lequel passe le chrétien avant d'aller recevoir l'immortelle couronne.

On y monte par un large chemin, haut de deux pieds, bordé de gazon et de jeunes arbres. Ce chemin exhaussé part du coin de l'église et se courbe aisément, comme une moitié d'arc-en-ciel.

Et sur toute la surface du cimetière, dès la fonte des neiges, la paroisse cultive des fleurs. On y dessine, avec des fragments de quartz blanc comme du cristal de roche, des dessins

sévères, mais consolants, des *Maria*, des ancres, des croix, des étoiles, les initiales de Jésus, Marie, Joseph, autant de symboles où respirent la foi, l'amour, l'espérance. On a fait ainsi du cimetière un jardin funèbre: c'est le jardin de la Mort. On regarderait comme un vol sacrilège d'en détacher une fleur. Seul, le curé a l'autorisation d'y cueillir ce qu'il lui faut pour parer ses autels. De cette façon, les fleurs de l'enclos béni, après avoir honoré la tombe, s'en vont prier et mourir pour les défunts que la tombe renferme.

Depuis que notre cimetière a ainsi changé de physionomie, la touchante dévotion des monuments commémoratifs a pris de l'élan. Maintenant, on y voit pousser tous les jours, à la place des hautes herbes sauvages et des buissons incultes, quelques nouvelles épitaphes, les unes en fer avec un peu de dorure, d'autres en pierre ou en marbre: quelque chose de simple, à la portée d'une bourse de paysan, mais au niveau du respect que l'on doit au parent disparu.

Il nous manque encore deux ornements:

un chemin de croix qui attire sur nos morts une pluie d'indulgences, et une plantation de beaux arbres qui répande sur les tombes cet ombrage recueilli, ces chuchotements mystérieux, cette mélancolie profonde si bien en harmonie avec les pensées graves dont se sent pénétré le visiteur qui chemine à travers un cimetière.

Ces ornements ne sont qu'ajournés. Les arbres surtout ne tarderont pas : déjà, dans le meilleur coin de son jardin, le curé a jeté en terre quelques centaines de petits noyers noirs, de jeunes érables *negundo*. Nous aurons à l'automne une quinzaine de jeunes peupliers argentés, un arbre fait exprès pour les cimetières.

Il nous semble, que c'est déjà beaucoup pour de pauvres habitants.

Est-ce trop pour le respect que l'on doit à ses morts, qu'on se doit à soi-même ? Evidemment non.

Tous les peuples, les plus pauvres, les plus barbares, ont connu et pratiqué religieusement le culte des morts.

Les Egyptiens embaumaient leurs cadavres.

Les Turcs et les Romains avaient, pour pro-

téger leurs foyers, pensaient-ils, leurs dieux Lares, (*) ces prétendues divinités domestiques, qui n'étaient rien autre chose, dans la naïve croyance de ces peuples, que les âmes des ancêtres—les *Mânes* comme on les appelait.

Honte et malheur à qui osait violer la tombe : le profanateur était condamné aux mines, à la fustigation ; la loi allait jusqu'à lui faire couper les deux mains.

Il n'était permis de réparer un sépulcre qu'à la condition de ne pas troubler les cendres des morts (**).

Quelle leçon pour nos *Solidaires* modernes, qui veulent faire de la fosse un trou vulgaire destiné à ne recevoir qu'une vile charogne! Et les Vandales de la Révolution française, qui se faisaient gloire de jeter au vent les cendres des cimetières dévastés ? Ils auraient mal passé leur temps, sous la loi de ces Romains qu'ils prétendaient avoir choisis pour modèles.

Mais c'est le catholicisme surtout, qui a donné au culte des morts sa vraie significa-

(*) Ænéide, VI.

(**) Lex VII, apud Greg Tholosan Lib. XXXII.

tion, qui lui a donné place d'honneur dans le sanctuaire, qui en a fait ce que Dieu en avait fait dès l'origine du monde—le côté le plus touchant et l'un des côtés les plus sacrés de la religion.

Pour en avoir une idée, il suffirait de jeter un coup d'œil sur les cérémonies qui entourent la bénédiction d'un cimetière, une fonction réservée aux Evêques, aux princes de l'église. Inutile d'en faire ici la description détaillée : qui n'en a pas été, une fois dans sa vie, le témoin attendri ? Quelle grandeur ! quel merveilleux symbolisme ! Et les cérémonies d'une sépulture catholique ? Rappelez-vous seulement le départ de l'église pour se rendre au cimetière, au chant du texte : *In paradisum deducant te Angeli*, avec ce redoublement des pleurs de la famille, qui briserait des âmes de bronze. Pour ma part, je ne connais rien de plus saisissant ni de plus solennel.

Ah ! c'est que le cimetière, aux yeux de l'Eglise, n'est pas le royaume du néant, mais un auguste dortoir comme le dit son nom. Le cimetière, par l'organe de l'Eglise, nous répète tout bas : " Non, mes enfants, non : je

ne suis pas un lieu maudit. Je ne suis pas une terre monstrueuse qui dévore ses habitants, mais plutôt un reliquaire ami qui conserve avec tendresse votre dépouille. Quand vous prononcez mon nom, vous murmurez le dogme le plus consolant des nations civilisées ! ”

L'Eglise appelle encore le cimetière Terre Sainte, Champ de Dieu—*Campo Santo, Campus Dei.*

Pleins de cette appellation, on a vu des peuples,—les habitants de Pise par exemple, —équiper une flotte, traverser les mers, aller chercher au bout du monde, pour former leur cimetière, la terre de la Palestine.

Ces croyants du moyen âge, ils étaient remplis de cette idée : notre corps est le chef-d'œuvre de Dieu. Notre corps est, de son vivant, le temple du Saint-Esprit. Donc, pour préparer à nos enfants, à tous nos parents trépassés un lit qui soit digne, ce n'est pas trop faire que d'aller chercher la terre qui fut sanctifiée par les pas, par les larmes, par le sang du Fils de Dieu !

Campus Dei. En effet, le blé du bon Dieu, c'est le chrétien : *frumentum Christi sum.* Le

Temps, c'est l'époque des semailles, et au premier jour de l'Eternité, tout le genre humain se lèvera comme une moisson vivante, désormais immortelle !

Après les avoir conduits avec honneur à leur dernière demeure, plaçons, plaçons nos chers morts comme l'Eglise le demande, le visage en haut, pour que ces yeux, éteints en apparence, regardent jour et nuit, jusqu'à la fin des siècles, à travers les voiles du trépas et les gazons fleuris, le beau ciel qui nous attend, qui nous sourit là haut !

La résurrection ! voilà en effet le dernier mot du cimetière catholique.

Donc, embellissons nos cimetières.

Embellissons nos cimetières par respect pour nous-mêmes.

Embellissons nos cimetières afin que les vivants ne perdent pas le souvenir des morts. Pour cela, laissons nos cimetières à leur place naturelle, à l'ombre de l'église. " Loin des yeux, loin du cœur. " Ah ! ce douloureux proverbe, chers amis, il est plus connu qu'on ne croie dans les brasiers du Purgatoire !

Embellissons nos cimetières *pour que l'on pense à prier pour les morts.*

Embellissons nos cimetière, pour que la mémoire des morts ne s'envole pas avec les derniers tintements du *libera !* pour que le dernier coup de bèche du fossoyeur n'enterre pas plus tard, avec notre cadavre, notre propre souvenir !

Embellissons enfin nos cimetières, pour que nos enfants, trop enclins à l'émigration, n'aillent pas mourir indifféremment sur un sol étranger ; pour qu'ils préfèrent au contraire dormir leur dernier sommeil à l'ombre du clocher natal, au milieu des leurs, dans un endroit sacré où l'on se souviendra d'eux, au milieu de ces larmes, de ces bénédictions, de ces prières émues qu'ils trouveront là, mais qu'ils espèreraient en vain peut-être trouver sous une terre d'exil !

FIN.

TABLE
